NOTE SUR LA PRÉHISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

Dans un récent mémoire (1), de portée générale en ce qui concerne le Nord de l'Afrique, et fort intéressant parce que les données s'étendent depuis la Tunisie jusqu'au Maroc et à la côte de l'Atlantique, M. P. Pallary traite à nouveau du Capsien (son Gétulien) et, tout en admettant qu'il existe de très nombreuses similitudes entre l'Aurignacien et le Capsien, quant à la composition de l'industrie, montre qu'il y a aussi de notables différences non seulement dans les instruments d'os, mais aussi pour ceux de silex. En effet l'on ne trouve en Afrique ni racloirs carénés, ni perçoirs, ni pointes à cran, ni pointes à pédoncules, ni burins prismatiques, ou nucleiformes, ni burins ciseaux ou en bec de flûte, ni lames à encoches, on ne voit ni gravures, ni sculptures.

« En résumé, dit l'auteur, le Gétulien est une industrie nettement paléolithique (*sensu lato*, archéolithique), mais qui, à son déclin, est influencée par la pénétration d'éléments néolithiques ».

Ainsi, « tandis qu'en France l'Aurignacien aboutit généralement au Magdalénien, ici il aboutit au Néolithique et l'examen des industries tend bien à prouver l'autonomie du Gétulien ».

Cette opinion est également la mienne depuis que j'ai étudié les gisements tunisiens. J'ai toujours considéré le Capsien (Gétulien) comme représentant, dans le Nord de

(1) P. Pallary. *Notes critiques de préhistoire Nord-Africaine*, (*Revue Africaine*, 1922, nos 312-313).

l'Afrique, toute la série archéolithique, si variée en Europe et celle du mésolithique. Toutefois je me garderais bien de proposer des synchronismes, parce que je suis porté à croire que, dans le Nord de l'Afrique, région qui a connu bon nombre de « points de survivance » après les cataclysmes moustiériens (en Europe occidentale), l'industrie paléolithique (*sensu stricto*) s'est continuée plus longtemps que dans nos pays. Bien que les conditions du climat se soient modifiées dans l'Afrique du Nord, ces modifications, par suite de la latitude et de l'éloignement des glaciers scandinaves en fusion, n'ont pas apporté de changements brusques dans la vie, et, par suite, imposé la création immédiate de nouvelles industries.

Cette survivance de l'industrie paléolithique (*s. s.*) aurait amené des modifications dans sa composition et, peut-être, doit-on voir une conséquence de la prolongation du chelléo-moustiérien dans les instruments en feuille de saule, de facture acheuléenne (et non solutréenne) découverts par M. Reygasse dans la province de Constantine. Ce serait, dès lors, longtemps après la disparition de l'Aurignacien de France que se serait montrée en Tunisie, et en général dans l'Afrique du Nord, cette industrie que M. Boule qualifie de « facies africain de l'aurignacien ».

Mais M. le Professeur H. Breuil ne partage pas mon avis, se basant sur les similitudes morphologiques, malgré la distance qui sépare El-Mekta d'Aurignac, il n'hésite pas à proclamer la parenté des deux industries. « Nous trouvons en Tunisie, dit-il, un Aurignacien très primitif, presqu'aussi primitif que le niveau de l'Abri d'Audi, mais franchement défini comme Aurignacien par la présence de nombreuses lames, quoi qu'un peu larges, qui ont été transformées par retouches soit en grattoirs terminaux, soit en burins timides sur angle avec retouche absolument carrée, soit en gros couteaux pointus à un tranchant rabattu par des retouches plutôt rudes », et, après avoir insisté sur les caractères morpho-

logiques communs au Capsien et à l'Aurignacien, le professeur H. Breuil conclut : « Il semblerait donc vraisemblable qu'une influence africaine soit venue, sans doute par l'Espagne, modifier l'évolution spontanée des Aurignaciens moyens, et leur proposer les prototypes à peine modifiés, déjà oubliés plus ou moins du vieil Aurignacien » (1).

Le professeur M. Boule (2), tout en penchant vers l'origine africaine de l'Aurignacien de France, fait cependant cette réserve que « Gétulien et Aurignacien sont deux aspects géographiques d'une même culture méditerranéenne ».

Naturellement cette parenté industrielle n'a pu exister sans contact et c'est là où je suis en complet désaccord avec les préhistoriens dont je viens de citer l'avis.

Tout d'abord, je ne puis accepter comme certain le synchronisme de l'Aurignacien proprement dit avec le Capsien ; parce que, dans les deux régions, les conditions de la vie, au sortir des cataclysmes glaciaires, n'étant pas les mêmes, les industries ne pouvaient pas être semblables. « Il faut, dit M. Pallary, noter une différence radicale du régime climatérique : en France, un climat froid ou, du moins très frais, en Algérie, un climat humide et chaud » : c'est rigoureusement vrai.

Que l'Atlas ait eu ses glaciers, cela ne fait plus de doute aujourd'hui aussi bien pour la partie algérienne de la chaîne que pour celle du Maroc ; mais cet îlot glaciaire, à cette latitude, n'a pas en fondant, entraîné, comme dans nos pays, un grand abaissement de la température. D'ailleurs, M. Pallary a parfaitement saisi les conséquences de cette différence dans les conditions de la vie, quand il dit :

---

(1) *Les Subdiv*, etc., pages 182-183.

(2) *Les hommes fossiles*, page 379.

« Il y a des présomptions très sérieuses pour affirmer que l'Aurignacien français et le Gétulien n'ont pas été contemporains, bien qu'ils succèdent, dans les deux cas, à la culture moustiérienne », et, à mon sens, il a parfaitement raison quand il dit : « Il est assez surprenant que notre Gétulien ait influencé une région aussi éloignée que le Sud de la France et n'ait exercé aucune influence sur une contrée aussi voisine que l'Oranie ! »

« Tous ces arguments me paraissent justifier la séparation des deux industries. Qu'elles aient des affinités très sérieuses, cela je ne le conteste pas, car il faudrait être aveugle pour les nier : mais ce que je conteste est leur synchronisme et leur identité absolue. »

J'irai plus loin que M. Pallary et je dirai, le Capsien (Gétulien) est une industrie locale, voulue par les conditions de la vie et ses analogies avec l'Aurignacien ne résultent d'aucun lien commun, ce sont les nécessités qui ont des deux côtés amené les gens à créer des instruments semblables.

Si, d'ailleurs, les gens de Mekta étaient venus en France, ils auraient laissé en route des traces de leur voyage ; or, ni l'Italie, ni la Sicile, ni le Nord de la Numidie, pays par lesquels ils devaient forcément passer ne contiennent de souvenirs de leur séjour.

La morphologie peut entraîner bien loin quand on lui accorde une importance prépondérante, et l'insuffisance de la terminologie préhistorique vient encore aggraver les erreurs. Cette terminologie, faite pour l'Europe occidentale, et plus spécialement pour la France, évoque malheureusement des affinités, des parentés la plupart du temps illusoires entre les industries étrangères et celles de nos pays. On voit du Magdalénien à Kiew, parce qu'on a trouvé quelques racloirs, du Tardenoisien en Egypte, en Syrie, à Ceylan, au Japon, sans songer que des gens, ne se connaissant pas, éloignés les uns des autres de milliers et de milliers de kilomètres, peuvent

avoir eu la même idée, pour satisfaire à des besoins analogues.

Certes, il ne faudrait pas exagérer le système régional, et diviser à l'infini les industries quant à leur répartition géographique ; mais il faut examiner, avant toute chose, les possibilités pratiques de relations entre deux foyers d'industries comparables entre elles, et songer qu'après les grands cataclysmes qui ont accompagné la disparition des glaciers scandinaves, la population du globe était singulièrement réduite, que les tribus des « districts de survivance » avaient devant elles d'immenses espaces, accrus encore des terres sans fin qu'abandonnaient les glaces, et que dans ces conditions, surtout au début du repeuplement (aurignacien), les gens n'avaient aucune raison pour s'éloigner de leur patrimoine. Que seraient venus faire les Capsiens (Gétuliens) en France, alors qu'ils jouissaient chez eux d'un climat doux ? Etaient-ils donc si nombreux qu'ils ne fussent plus à même de trouver leur vie dans l'immense continent africain ?

La diffusion des connaissances utiles ? Mais en supposant que deux hommes éloignés l'un de l'autre, ne puissent pas avoir la même idée, il n'est pas nécessaire de déplacer des tribus, des nations entières pour qu'une découverte se propage, il suffit d'un seul voyageur. Ne voyons-nous pas dans les légendes, à l'origine de tous les peuples, un personnage apporter l'enseignement des choses utiles, c'est Tothen en Egypte, Oanès en Chaldée, Manco-Ceapac chez les Incas du Pérou.

Certes la préhistoire a vu bien des mouvements de peuples, bien des invasions ; mais ce n'est pas une raison pour abolir le développement régional, réservons ces grandes chevauchées pour ceux qui, réellement s'y sont livrés, et qui nous ont laissé d'autres preuves de leurs invasions que la forme d'un burin ou d'un racloir.

Je n'ai pas étudié les couches alluviales que M. Reygasse attribue au solutréen, par conséquent je n'en puis

parler que par ce qu'en a dit l'auteur des découvertes et par une série de pointes en feuille de saule qu'il a eu l'obligeance de m'envoyer. Ces pointes ne sont pas de facture solutréenne, elles sont trop épaisses en leur milieu et taillées à trop grands éclats. Je les considère comme des instruments locaux, d'usage voulu par le pays et appartenant à l'école industrielle paléolithique (*sensu stricto*) ; mais c'est là tout ce que je puis dire, ne connaissant pas les gisements. Quant au véritable solutréen, à celui de Bourgogne, je le considère comme un produit local très peu répandu, formant dans notre pays une simple province lithique.

En Syrie, le problème se pose dans des conditions bien obscures. Nous avons le paléolithique (*s. s.*) dont l'existence ne fait aucun doute. Après ? on rencontre toutes les formes de notre archéolithique de l'Europe occidentale, mais avec une faune absolument moderne. Qu'en doit-on penser ? Assurément de nouvelles recherches apporteront la solution ; mais jusque-là nous restons dans l'indécision. La Syrie a-t-elle eu ses « points de survivance », alors que toute la Mésopotamie et l'Egypte étaient dépeuplées ? Jusqu'à plus ample informé, je l'admets ; mais c'est un fait d'importance très considérable, dans un pareil milieu. Dans tous les cas, bien qu'il y ait eu tendance, incompréhensible d'ailleurs, à relier la Syrie à l'Europe occidentale, nous sommes là en présence d'une province archéolitique distincte, ayant évolué sur elle-même, sans influence allogène.

Dans le Nord de l'Afrique, grâce à ses « districts de survivance » les hommes sont probablement passés du paléolithique (*s. s.*) au néolithique et à l'énéolithique par l'intermédiaire du Capsien (Gétulien), alors qu'en Egypte et en Mésopotamie est un hiatus comprenant les industries archéolithiques et mésolithiques. Ce sont d'autres conditions. Cartailhac était d'avis que l'Egypte a enseigné l'industrie néolithique aux Libyens. Je n'y vois

pas d'opposition, mais était-il bien nécessaire qu'il y eût éducation, les Libyens n'ont-ils pu eux-mêmes passer du Capsien à la pierre polie ? le Kreidérien et le Maurétanien de M. Pallary semblent être bien suffisants, comme industries de transition.

Quant au métal, certainement il est venu d'Orient en Afrique du Nord ; mais par l'Egypte, par la Crête ou par la côte Syrienne ? nous n'en savons rien. Il est même à croire que cet enseignement a été assez tardif.

J'insiste et insisterai toujours sur le régionalisme des industries. Il faut, à mon sens, l'envisager comme étant la situation normale, ne pas accorder aux similitudes morphologiques une importance capitale et, avant de parler de mouvements de peuples, envisager la question sur toutes ses faces, bien plus soigneusement qu'on ne le fait généralement.

En terminant son étude, M. Pallary parle des villes modernes et des habitats berbères auprès desquels les silex taillés, néolithiques, sont abondants. J'ai fait la même observation dans tout l'Orient. En Mésopotamie, en Elam, la base des tells est toujours ou presque toujours formée d'une couche à silex (énéolithique). Ces instruments souvent, sont d'une extrême abondance ; mais il n'y faut pas voir un certificat de survivance de l'industrie de la pierre ; cela prouve seulement que les sites aujourd'hui encore habités, l'ont été dans la très haute antiquité, parce qu'ils étaient favorables à la vie.

En Afrique du Nord, comme dans l'Asie antérieure, bien souvent on rencontre dans des pays complètement arides des ruines d'époques diverses et, près de ces ruines, des stations néolithiques ; c'est que le sol s'est asséché; que les eaux se tarissant, force a été aux habitants d'émigrer : parfois aussi, ne voit-on pas de ruines, mais seulement des silex taillés, le fait est fréquent en Mésopotamie, c'est que jadis il y avait là un point d'eau qui a disparu de bonne heure..

En Afrique, les industries néolithiques et énéolithiques sont très variées, mais en l'état actuel du régime des eaux, il nous est bien difficile d'établir sur la carte les limites des divers districts, et la difficulté est d'autant plus grande que les industries ont été différentes, non seulement en surface, mais en temps, de telle sorte que souvent elles le recouvrent en totalité ou partiellement, sans égards pour les anciennes limites.

En terminant, je ferai observer que le terme néolithique est très souvent, le plus souvent même, employé improprement. Il est admis que toute station dans laquelle (en Europe occidentale) on trouve des haches en roches cristallines, appartient à l'énéolithique et non au néolithique, et qu'on réserve ce dernier terme pour les industries dans lesquelles les haches sont uniquement en silex poli ou non. Or, c'est encore là une erreur ; car, dans les grottes artificielles de la Marne, bien que tous les instruments fussent en silex, le Baron de Baye a trouvé quelque peu de cuivre métallique. Il n'y aurait donc pas de vrai néolithique,tel qu'il a été défini dès les débuts des études préhistoriques. Le métal aurait été connu des gens qui polissaient la pierre ; mais on ne peut pas le rencontrer dans les stations de surface et, d'ailleurs, beaucoup de peuplades, bien que le connaissant, n'en faisaient pas usage à cause de sa rareté.

Cette remarque n'est pas sans importance au point de vue de la classification des industries africaines de la pierre polie. Tous les gisements, ou presque tous sont en surface, les industries sont mélangées et les recherches, dans ces immenses plaines désertiques, extrêmement difficiles.

En Algérie, comme d'ailleurs dans presque tous les pays méditerranéens, les cartes géologiques sont remarquablement faites, les points douteux sont de jour en jour moins nombreux ; mais elles ne figurent que le sous-sol, que les formations éruptives et sédimentaires et

ne fournissent aucune indication quant aux alluvions. Nous sommes privés là d'un élément indispensable pour l'étude du paléolithique ; car nous ignorons quels ont pu être les « districts de survivance », ce qu'ont été les glaciers, toutes informations qui jouent un rôle prépondérant dans les recherches sur le quaternaire. On ne parle pas assez, en général, de la nature des alluvions, de leur origine, de leur conduite, et à peine s'occupe-t-on de la faune qu'elles renferment : c'est cependant là bien mieux que dans la morphologie poussée à l'extrême qu'on trouverait les lois suivant lesquelles ont évolué les hommes dans leur domaine africain.

Monaco, le 17 avril 1923.

J. DE MORGAN.